

La Biennale d'architecture d'Orléans célèbre les vertus de la solitude

Pour sa deuxième édition, la manifestation, qui se tient jusqu'au 19 janvier 2020, se déploie dans une quinzaine de lieux de la ville.

Par Isabelle Regnier • Publié aujourd'hui à 15h36

Article réservé aux abonnés



Vue de l'installation de MTL Collective, rue Jeanne-d'Arc à Orléans, dans le cadre de la 2e Biennale d'architecture. MARTIN ARGYROGLO

« Une guerre est déclarée dans l'imaginaire. » Ce slogan aux accents situationnistes flotte sur deux pavillons qui se toisent dans le ciel d'Orléans, de part et d'autre de la rue Jeanne-d'Arc. Ils sont l'œuvre de MTL Collective, duo de plasticiens américains à qui Nora Akawi, commissaire d'exposition palestinienne invitée de la deuxième édition de la Biennale d'architecture d'Orléans, a passé commande, comme à une vingtaine d'artistes, tous investis dans « *les mouvements d'émancipation* » à l'œuvre dans le monde arabe. Le long de cette grande artère, les drapeaux qu'ils ont réalisés réactivent la vieille tradition du pavoisement.

Coorchestrée par Abdelkader Damani, le directeur du FRAC Centre-Val de Loire, et par l'architecte italien Luca Galofaro, qui ont par ailleurs invité six commissaires à faire chacun une proposition, la manifestation se déploie jusqu'au 19 janvier 2020 dans une quinzaine de lieux de la ville. Le thème de cette année, « Nos années de solitude », est plus politique qu'il n'y paraît.

Alors qu'à la prochaine Biennale d'architecture de Venise, on ne parlera que de « vivre-ensemble », Abdelkader Damani met l'accent sur « le droit à la solitude », dont il estime qu'il est grandement menacé aujourd'hui. A la fois par la montée de l'autoritarisme politique, et par une tendance profonde des autorités culturelles à n'apprécier les résultats de leurs politiques qu'en termes quantitatifs (politique du chiffre, satisfaction de masses, retombées financières et électorales...), mais guère du point de vue de l'expérience intime que représente la confrontation avec une œuvre, au risque que ce « *trop-plein de réel* » finisse par asphyxier l'imaginaire.

Changer la vie

Partant du principe que « *l'architecture conditionne* », en ce sens qu'elle « *définit les conditions de la révolte, du vivre-ensemble, de la solitude nécessaire pour critiquer son monde* », Damani et Galofaro en interrogent les fondamentaux en favorisant les « *migrations* » entre disciplines – art contemporain, musique, sculpture, architecture...



Notre-Dame de La Tourette, par Ruy Klein, Los Angeles. RUY KLEIN

Le parcours commence aux Turbulences, siège du FRAC (réalisé en 2013 par l'agence Jakob + MacFarlane), où une série d'œuvres (les *Cellules*, d'Absalon, *La Jetée*, de Chris Marker, *In a Landscape*, de John Cage...) installent le visiteur dans un climat propice à accueillir les différentes expositions comme autant de professions de foi dans la capacité de la discipline à inventer de nouvelles voies pour elle-même – et ce faisant, à transformer les conditions de l'existence.

Lire le reportage sur la première édition de la Biennale (en 2018) : [A Orléans, visions d'architectures et songes d'artistes](#)

C'est bien à changer la vie, de fait, que se sont ingénié, tout au long de leur existence, les deux architectes auxquels la Biennale consacre cette année une monographie : Günter Günschel (1928-2008), pionnier de l'architecture organique dont l'œuvre expérimentale réconcilie nature et technologie, et Fernand Pouillon (1912-1986), franc-tireur qui a mis sa conception humaniste de l'architecture au service du peuple algérien.

Grands volumes sous voûtes

L'ambition des collectifs brésiliens *Arquitectura Nova* et *Usina-Ctah*, qui font l'objet d'une double exposition dans l'enceinte de la collégiale Saint-Pierre-le-Puellier, église du XII^e siècle reconvertie en lieu d'exposition, n'a rien à leur envier. Rassemblant des architectes, des artistes, des gens de théâtre, des intellectuels, *Arquitectura Nova* (dont les belles archives sont présentées pour la première fois en Europe) est né, au début des années 1960, de la désillusion que le chantier pharaonique de Brasilia a constituée pour ses trois fondateurs, Sergio Ferro, Flavio Imperio et Rodrigo Lefèvre : la contradiction qui s'y est révélée entre la dureté des conditions de travail des ouvriers et la promesse d'émancipation de l'industrialisation de masse signait, de leur point de vue, l'échec du rêve moderniste.

Développant des techniques de construction fondées sur le partage de savoirs populaires, les artistes d'*Arquitectura Nova* libéraient en même temps l'espace domestique des cadres de l'organisation bourgeoise traditionnelle

En réaction, ils ont développé une méthode de pensée critique et d'action politique qui s'est traduite par un foisonnement de textes théoriques, d'expérimentations picturales, théâtrales, pédagogiques, qui ont nourri une pensée de l'organisation du chantier fondée sur l'idée que l'acte de bâtir peut constituer le ciment d'un vivre-ensemble. Développant des techniques de construction fondées sur le partage de savoirs populaires, qui contribuaient à renverser les hiérarchies entre architectes et ouvriers, ils libéraient en même temps l'espace domestique des cadres de l'organisation bourgeoise traditionnelle en offrant aux habitants de grands volumes sous voûtes dont l'exposition présente quelques splendides maquettes.



Vue de l'exposition « Quand les attitudes deviennent résistance », à la collégiale Saint-Pierre-le-Puellier, à Orléans. MARTIN ARGYROGLO

Démarrée en 1961, l'expérience a pris fin en 1971 lorsque Sergio Ferro et Rodrigo Lefèvre, qui avaient rejoint la lutte armée, ont été arrêtés, torturés, et incarcérés pendant un an. Les magnifiques dessins réalisés par les prisonniers politiques au sein de l'atelier de peinture qu'ils ont alors créé, en prison, ferment l'exposition sur une note tragique et lumineuse à la fois.

L'histoire d'Usina-Ctah, collectif brésilien engagé depuis les années 1990 dans le soutien au mouvement d'accès au logement, en constitue un prolongement fertile, les échos que se renvoient ces expériences séparées par plusieurs décennies invitant à penser l'état actuel du pays à la lumière de ce qu'il était durant la dictature militaire.

« Déclencher un imaginaire »

Dans l'enceinte de la collégiale Saint-Pierre-le-Puellier, ces aventures brésiliennes résonnent avec les délires biomorphiques du Franco-Cubain Ricardo Porro (structure en forme de corps humains écartelés conçue pour héberger la Maison des jeunes de Vaduz, au Liechtenstein, en 1972, enfilade de voûtes orange en forme de seins où s'installa en 1964 l'Ecole d'arts visuels de La Havane...), qui semblent plus inspirés par la peinture d'Arcimboldo que par une quelconque tradition architecturale.

Elles dialoguent aussi bien avec *ButoHouse*, le nouveau film du duo Ila Bêka et Louise Lemoine, consacré à un danseur de buto, cousin japonais du Facteur Cheval, qui construit seul sa maison dans une dent creuse de Tokyo, et avec l'installation de Lacaton & Vassal où l'architecture est abordée comme art de l'échappée, propice à « déclencher un imaginaire ». Deux œuvres qui concourent à montrer que c'est par la frugalité et le dépouillement que cette discipline considérée comme mère de tous les arts pourra retrouver les voies de la liberté et de la poésie. Autant dire les voies de son salut.

Lire l'entretien avec Anne Lacaton : « [En architecture, transformer est tout aussi créatif que créer](#) »

¶ [2^e Biennale d'architecture d'Orléans](#), « Nos années de solitude », jusqu'au 19 janvier 2020.

Isabelle Regnier (Orléans)